



**Linx**

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

**60 | 2009**

**Nonne scripta manent ?**

---

## Re- dans tous ses états, un « préfixe » marquant l'aspect *implicatif*

Isabelle Weill

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/705>

DOI : 10.4000/linx.705

ISSN : 2118-9692

### Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2009

Pagination : 119-140

ISSN : 0246-8743

### Référence électronique

Isabelle Weill, « Re- dans tous ses états, un « préfixe » marquant l'aspect *implicatif* », *Linx* [En ligne], 60 | 2009, mis en ligne le 29 mars 2012, consulté le 17 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/705> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.705>

---

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

## **Re- dans tous ses états, un « préfixe » marquant l'aspect *implicatif***

*Isabelle Weill*

*Université Paris Ouest Nanterre La Défense*

Pendant les dix-neuf années au cours desquelles j'ai connu Jacques Anis (je n'oublierai jamais tous ces lundis où nous déjeunions ensemble pour nous diriger ensuite vers les salles où il avait cours), nous avons surtout parlé de linguistique et de notre goût commun pour les langues et littératures anciennes et modernes : nous possédions en commun, outre le français à toutes époques, le latin, le grec et l'anglais ; j'apprends en ce moment l'espagnol qu'il dominait bien. Nous discutons de nos recherches et je lui ai fait souvent part de mes angoisses à propos d'un préfixe commun à toutes les langues romanes, auxquelles on peut joindre l'anglais (pour la moitié de son lexique, celle d'origine française), le préfixe *Re-*. Nombre de médiévistes, de linguistes modernes ont étudié cette forme, bizarre à plus d'un titre : on s' imagine que cela veut dire simplement *à nouveau, en arrière* (ce qui n'est déjà pas la même chose) ; Rey note une valeur intensive d'achèvement ou une valeur affaiblie qui n'ajoute aucun sens supplémentaire à la base ; tous les médiévistes savent que cet élément peut signifier *de son côté, à son tour*. Jalenques, dans une très intéressante thèse de sémantique consacrée à ce préfixe, constate que les dérivés latins présentent souvent un sens opposé à celui du verbe simple. Or j'ai travaillé il y a quelques années dans un article des *Mélanges* pour Michel Arrivé, sur les mots de sens opposé et je m'étais promis d'y revenir : *Re-* fait partie de ces éléments : si *renier* (le *renégat*, en anglais, *renegade*) signifie assez logiquement dans tous les stades du français, refuser la croyance, la foi en Dieu, on peut s'étonner de constater qu'en ancien français *recroire* (*recreant*, signifiant « mécréant » existe toujours en anglais) peut avoir un sens en

commun avec le verbe précédent *renier*, *recroire* veut dire « refuser de croire en soi-même et avouer, après des efforts qui s'avèrent vains, être un vaincu et un lâche indigne d'être chrétien » : nous connaissons tous encore *recru* « fourbu de fatigue », participe passé de l'ancien *recroire*, qui marque l'état d'un animal ou d'un homme qui a été au-delà des limites où il se sentait capable de poursuivre un effort. Et que penser du verbe *remanoir*, en ancien français, qui veut dire « demeurer intact et bloqué sur ses assises, subsister fort diminué après une opération de soustraction » mais aussi « disparaître », se volatiliser, dans le cas des gens dont le destin achève son cours sur le champ de bataille, ou dans le cas de combat, des paroles, des discussions qui ne vont pas plus loin et qui restent sans suite ? Et ce genre de phénomène existe aussi en français moderne : si je résous (*soudre* a disparu du français, mais notre « préfixe », nous le verrons, continue à avoir une vie propre) un problème, il n'y a plus de problème mais si le brouillard se résout en pluie, il y a quelque chose de plus consistant qu'avant ; Claudine Normand, une amie comme moi de Jacques Anis, a analysé les problèmes que posait le verbe *regretter*, dont nous dirons quelques mots, en dépit du fait que morphologiquement on ne puisse parler de préfixe.

Je vais tâcher d'exposer les grandes lignes de ces difficiles recherches dont j'avais présenté les prémisses à notre ami à tous, Jacques Anis et de voir comment ce préfixe permet au sujet d'*aller au fond des choses* (c'est un des sens de *rursus* en latin) et de rester présent à l'arrière plan ; nous allons parcourir vingt siècles et quatre langues ou états de langue successifs : le latin, l'ancien français, le français, l'anglais (en notant son influence sur le français récent). Nous verrons que notre « préfixe » permet à *l'homme dans la langue*, pour citer Benveniste, de regarder de haut le procès du verbe et d'agir sur lui et de le diriger, vers l'arrière, à nouveau, de le déplacer, de le faire rebondir, de l'échanger, de marquer une certaine intentionnalité (qui peut aller jusqu'à la satisfaction complète ou à l'échec programmé, et c'est ce qui a été compris comme un sens intensif), de faire dupliquer le procès par un autre sujet, et si l'on va trop loin au fond des choses, de l'annihiler. Les objets, à travers ce « préfixe », ne peuvent être manipulés qu'en renvoyant la qualité qui leur est propre, *réfléchir* pour ce qui brille comme une couleur, la lune, *résonner* pour un bruit, *réverbérer* pour la lumière. *Re-* me paraît se comporter comme un élément sémantique porteur d'une valeur aspectuelle et c'est un « préfixe » que l'on retrouve aussi dans les noms d'action. Tous les chercheurs se sont demandé si n'importe quel verbe était susceptible de recevoir ce genre d'affixe et tous ont constaté qu'il était bien difficile de répondre : je ne suis sûre que d'une seule chose, il doit être rare de préfixer ainsi un verbe dont le sens s'oppose à une quelconque implication du sujet dans le procès comme dans le cas de *mourir*, *périr*, *faillir*, s'opposant à *tuer*<sup>1</sup>... On peut en revanche *renaître*.

Nous devons évidemment justifier formellement la catégorie « préfixe » que nous utilisons ; il se présente sous trois variantes bien connues *Re/Ré/R*, *Re-* devant consonne et *Ré* devant voyelle dans les créations récentes (on a *réaffirmer* à une époque qui n'est plus celle de *ravoir*), ce qui implique que le préfixe tient à manifester son existence en tant que tel ; mais peut-on parler de préfixe lorsque la base a disparu du

---

<sup>1</sup> Il faut évidemment signaler l'emploi qu'en fait Voltaire dans *Candide* ; le héros, excédé à la fin du roman de voir que le frère de Cunégonde est toujours possédé par les mêmes principes qu'il juge idiots, s'exclame noblement : « je te retuerai, si j'en croyais ma colère. » (Fin du chap. 29, p. 218)

français ou n'a seulement jamais existé de façon indépendante comme dans le cas de *regretter* (les chercheurs hésitent entre une base germanique ou une base latine) ? Si nous n'avons aucun doute dans le cas de *ré-sonner* (la forme *sonner* existe avec un sens proche et la sonorisation du -s - intervocalique n'est pas un problème), nous restons déjà perplexe devant le verbe *ré-fléchir* car la « base » n'a qu'un sens éloigné de celui du verbe non préfixé. Je voudrais néanmoins souligner que **Re-** bénéficie d'une certaine indépendance en ancien français où il se comporte comme une particule séparée de la base aux temps composés : *il refait, il ra fait* ; l'élément *très* pose aussi des problèmes de classement, c'était d'abord un préfixe (Balzac écrit encore *trèsbelle*) avant de devenir un adverbe à emploi très contraint et le classement de ces éléments mériterait une nouvelle étude approfondie que nous laisserons pour une étude ultérieure. Constatons, avant de passer à l'étude purement sémantique de cette sorte de particule élémentaire, que **Re-** semble doué d'une vie propre, que les verbes précédés de cet élément continuent à changer de sens comme les verbes préfixés : la langue échappe aux catégories créées par la linguistique.

Nous ne verrons pas les sens bien étudiés de *en arrière, à nouveau* et nous allons donc, en souvenir de Jacques qui a rejoint Michel Galmiche au pays de la linguistique fantastique, entamer un voyage dans l'espace et le temps en remontant d'abord deux mille ans en arrière. Nous suivrons le chemin ouvert par les chercheuses en diachronie comme Christiane Marchello-Nizia et Michèle Perret, infiniment plus spécialistes que moi de ces interactions dans la langue. Nous nous contenterons de chercher de façon empirique et forcément très incomplète si l'on peut trouver des régularités et une continuité ou une rupture dans certains effets de notre « préfixe ». Avant d'étudier le préfixe dans la langue origine, le latin (langue où morphologiquement on peut toujours le caractériser comme préfixe) et de passer aux stades suivants, nous essaierons de le caractériser.

## **Re- et ses implications**

Benveniste a montré que les marques de subjectivité sont plus nombreuses dans les langues anciennes et il a étudié les effets très variés que ces marques peuvent avoir sur les relations de significations. Il a en particulier analysé les effets du *moyen* en grec ancien (vol. 1, chap. XIV, p. 168-175) et montré qu'un « même verbe, par le jeu des désinences pouvait signifier prendre ou donner ». **Re-** n'existe pas en grec mais dans cette langue le sujet s'impliquait pour diriger le procès en s'incluant dans l'action grâce au *moyen* (des formes conjuguées indiquant que l'on fait l'action *pour soi*) ; cette « voix » a existé avant le passif et possède des formes communes avec ce dernier, sauf au futur et à l'aoriste. Je citerai un verbe qui sert de paradigme, *iémi*, « j'envoie », s'opposant au *moyen*, *iémaï*, « je me dirige dans une direction suivie et choisie donc je m'élance » ; pour citer un autre verbe moins courant, *aero*, à l'*actif* signifie « prendre en main un objet pour le présenter, l'offrir » ; au *moyen*, « prendre un objet en main pour soi, pour l'obtenir et s'en emparer ». On a donc bien des sens opposés mais dans le cas du *moyen*, Benveniste note que le sujet est engagé dans le procès, qu'il est intérieur au procès, qu'il en est le siège. L'espagnol connaît un emploi de certains verbes à la forme pronominale qui est comparable à la voix moyenne : *ir* signifie « partir » alors

qu'*irse* signifie « s'enfuir, se sauver ». Notre préfixe ne relève néanmoins pas du même domaine, car le procès s'accomplit hors du sujet en obéissant aux contraintes imposées par le préfixe lui-même ; c'est pour cela que nous avons pensé à une valeur aspectuelle, que nous avons hésité à qualifier d'empathique, réactive, interactive, connective avant de choisir, faute de mieux, implicative, le sujet se montrant plus prisonnier du réseau des significations que son véritable organisateur. Nous allons voir que le latin utilise le préfixe **Re-** pour des effets de sens également fort étonnants ; nous en étudierons trois qui s'enchaînent logiquement en partant du sens de « au fond des choses, à partir de ce fond » qui est un des sens de l'adverbe *rursus*, sens qui ne figure pas dans les dictionnaires mais que m'a confirmé le seiziémiste (et latiniste) Michel Magnien ; j'ai trouvé dans le Gaffiot, à l'entrée *bullio* un emploi qui confirme mon hypothèse : *demersus summa rursus non bullit in unda* (Persius Flaccus), « noyé en eau profonde il ne renvoie pas de bulle d'air à la surface ».

## Re- en latin

**Re-** permet d'abord au procès de *repartir* en sens contraire comme un boomerang qui *rebondit* en notant une sorte de *réaction en chaîne* : *jacio*, « lancer des traits », s'oppose à *rejicio*, « riposter en lançant des traits contre les attaquants, *rejeter* ». Nous citerons Cicéron : *eorum ferrum et audaciam rejeci in campo* », j'ai repoussé leurs armes et leur audace au champ [de Mars] ». *Do* veut dire « donner, accorder à quelqu'un » ; *reddo*, c'est « produire en retour en renvoyant à l'expéditeur », voire « rejeter quelque chose devant quelqu'un ». *Arguo* implique que l'on cherche à prouver son droit devant un tribunal et avec *redarguo*, on se défend en avançant des arguments en *réplique* pour prouver ses erreurs à qui veut vous voir inculpé. *Clamo* signifie qu'on pousse des cris pour s'exprimer hautement et affirmer légitimement les choses : *tabulae praedam illam istius fuisse clamant* (Cicéron), « les registres 'crient/proclament' que c'était là le butin de cet individu [Verrès] » ; avec *reclamo*, on proteste en faisant valoir un point de vue qui s'oppose au point de vue précédent ; on retrouve cela dans les verbes anglais *to claim* et *to reclaim* et je pense que si on *revendique* en anglais la possession d'un bien, une concession aurifère (*a claim* est une « concession », « un terrain aurifère sur lequel le chercheur a seul des droits »), un trône, on a intérêt à employer le verbe simple car personne n'a proclamé ses droits sur l'objet en question auparavant et on doit avoir plus de légitimité en la matière.

Si on va trop au fond des choses par un mouvement rétrograde, tout peut devenir négatif et le verbe base et le verbe préfixé peuvent avoir des sens opposés ; *cedo* signifie « avancer, ne pas résister », et donc « aboutir à quelque chose » : *hoc quoque ad tuam gloriam cedit*, « cela réussit à ta gloire » (Tacite). *Recedo* veut d'abord dire « se retirer par une marche arrière, s'éloigner du point origine » : *Anchisae domus recessit*, la maison d'Anchise est *retirée*, dans un endroit *reculé* (Virgile) ; puis le mouvement d'éloignement s'accroît et on aboutit au sens de « disparaître, se perdre, tourner à néant » : *nomen hostis a peregrino recessit* (Cicéron), « le terme « hostis » a perdu son sens originel d'étranger » ; *maris ira recessit* (Ovide), « la colère de la mer s'évanouit ». On a donc le sens du verbe simple qui s'oppose à celui du verbe préfixé (aboutir et disparaître) alors

que le verbe préfixé oppose lui-même les sens de s'éloigner et disparaître. *Restringo* contient aussi deux sens opposés, d'abord celui de « serrer, ramener en serrant vers soi » (*stringo* veut dire pincer, serrer) puis « desserrer, ouvrir ». *Claudo*, « fermer » s'oppose à *recludo* qui signifie « fermer et ouvrir ». *Velo* et *revelo* s'opposent de la même façon, avec « voiler et dévoiler » pour le composé ; dans ce cas, la morphologie n'a pas conservé cette intéressante opposition en français (révéler) et pas plus en anglais (*to reveal*) où les deux verbes ne sont pas morphologiquement préfixés, ne sont jamais ressentis comme tels, notre particule **Re-** ayant cessé d'avoir une vie indépendante. *Condo* veut dire « placer dans un endroit sûr, fonder » (*ut conderet urbem*, au début de l'*Enéide*) alors que *recondo* passe du sens de « mettre à sa place primitive » à celui de « faire disparaître définitivement au fond des choses » : *aves avido recondidit ore* (Ovide), « il engloutit les oiseaux dans sa gueule avide ». *Nuntio* signifie « faire savoir » et *renuntio*, « annoncer en retour, se dédire, marquer un arrêt » : *renuntiare alicui hospitium* (Cicéron) « annoncer une rupture des liens d'hospitalité ». *Movéo* a pour sens « mettre en mouvement, provoquer, faire se produire » : on peut citer *movere risum* (Cicéron), « provoquer le rire » ou *movere numen* (Tite-Live), « manifester sa puissance » ; mais *removeo*, c'est « écarter, éloigner » et à la limite « faire disparaître » : *removeo aliquid de medio* (Cicéron), « faire disparaître quelque chose » et il est curieux de noter que l'anglais *to remove* (la base *move* est bien attestée) présente exactement la même palette de sens. *Pono* signifie « placer, établir solidement » : *Roma in montibus posita* (Cicéron), « Rome établie/installée sur des monts » ; mais *repono* implique un retour en arrière allant jusqu'à l'idée de « mettre de côté en gardant en réserve » : *arma reposita* (César) : « les armes mises à l'écart ».

On a un troisième type de sens qui consiste à continuer dans le même sens le mouvement primitif en l'amplifiant pour le poursuivre au fond des choses, en s'y impliquant (c'est là la « valeur intensive » des dictionnaires) ou en compensant un mouvement d'ordre détrimentaire, suivant le cas. *Bullio* veut dire « bouillir, envoyer des bulles d'air à la surface à partir du fond » et *rebullio*, « bouillir » aussi, mais « en faisant déborder à l'extérieur et en rejetant les bulles à partir du fond ». *Cubo* signifie « être couché » et *recumbo*, « s'affaïsser en s'écroulant ». *Caedo* veut dire « couper » face à *recido*, « retrancher, réduire, diminuer ». *Maneo* signifie « rester intact », alors que *remaneo* note le fait de rester intact après une soustraction : *pars remanebat integra* (César et Cicéron) ; nous retrouverons ce sens en ancien français (*remanoir*) et en anglais (*to remain, a reman, a remnant*). *Censeo*, signifie « estimer, évaluer » ; mais avec le préfixe contenu dans *recenseo*, on note que le sujet s'implique personnellement dans l'action et qu'il passe tout en revue, en faisant un examen critique, phénomène qu'on retrouvera encore en ancien français avec par exemple *garder* et *regarder* et en anglais avec *to collect* et *to recollect*, et (avec le préfixe latin utilisé pour un verbe anglais d'une autre origine que romane) *to mind* et *to remind*. De même *querre/querir* et *requerre/requerir* sont annoncés par *quaero*, « chercher à savoir, à se procurer » et *requero*, « être en quête d'une solution à une question épineuse, rechercher quelque chose qui manque et dont on a besoin ». *Capio* a pour signification « prendre, saisir » et *recipio*, « prendre en tirant hors de quelque chose », et donc « accepter, accueillir » ; pour ce dernier emploi, le Gaffiot note que « le sens de la particule est effacé », considérant ainsi que, si on ne peut pas classer **Re-** sous la rubrique des sens enregistrés « en arrière, à nouveau », la dite particule ne peut avoir de sens ; je voudrais prouver que **Re-** a toujours un sens même si ce sens n'est

pas de prime abord perçu par les locuteurs, ce qui n'a rien de rare en sémantique. Par exemple, le sens de compenser se trouve dans le latin chrétien *redimere* : *emo* a pour signification « acheter » et *redimo*, « racheter une chose vendue » (au sens de mouvement en retour), mais en vocabulaire ecclésiastique (les images fondées sur les valeurs de l'argent y sont fréquentes), racheter un péché implique l'idée de le compenser et de le faire disparaître ; comme *redimer* n'a guère d'existence, on emploie *racheter* avec ce sens qui figure dans l'expression *le peuple des rachetés*, expression (peu claire désormais) signifiant « ceux pour qui le péché (originel) a été compensé par un sacrifice conçu comme une sorte de rançon »<sup>2</sup>. Cette suite de régularités et d'oppositions va se retrouver en ancien français mais comme cet état de langue se caractérise par des traits qui signalent « l'homme dans la langue », selon l'expression de Benveniste, et une sorte de vie personnelle accordée à tout ce qui touche le sujet, les sens de nos verbes « préfixés » vont continuer à diverger.

## Re- en ancien français

Les marqueurs énonciatifs sont très nombreux dans cet état de langue.

J'ai montré dans un article de *Linx* (Weill, 1995) comment la langue met en scène des éléments physiologiques comme la chair, la peau, le cœur, les yeux, etc. associés à un pronom personnel régime indirect représentant le possesseur du corps en question (il nous reste, en séquences figées : *le cœur lui manque, la peau lui pèle, les yeux lui piquent* mais nous ne pouvons plus dire : \**les cheveux lui hérissent, \*le pied lui pourrit*) ; on obtient des séquences très fréquentes, surtout dans les textes épiques et satiriques, comme *la char li est nergie*, « son teint pâlit » (*Renaut de Montauban*, v. 5935) ; *li sans li est muez*, « son sang s'arrête de circuler » ; (v. 4497) ; *tant portent lor haubers a lor char nu a nu / que tres parmi les mailles lor est li peuz issu*, « ils portent leurs hauberts sur leur chair nue en sorte que leurs poils sont passés directement à travers les mailles de fer » (v. 1487-1488).

On connaît aussi les emplois des démonstratifs (déterminants, pronoms, adverbes) qui font partie d'un système de repérage très complexe dans l'espace temps de l'énonciation et qui peuvent fonctionner de façon autoréférentielle. Je renvoie en particulier aux travaux de Michelle Perret sur la question.

Le verbe a une place importante et occupe régulièrement la deuxième position dans la phrase (le français est alors une langue dite V2) et, grâce à ses marques de personne, il pallie parfaitement la non expression d'un sujet pronominal.

En outre les survivances du vocabulaire germanique notant des échanges (le don et le guerdon, le don dû en retour) ont pu également favoriser un préfixe qui permettait de mettre en relation des éléments nominaux et des verbes.

Commençons par analyser les rapports entre *garder* (au sens de « jeter un œil sur quelque chose ») et *regarder*, « porter son attention sur »... Comme Jalenques (Jalenques :

---

<sup>2</sup> Dans les textes médiévaux, on peut refuser à un ennemi vaincu de racheter sa liberté en demandant sa tête en guise de rançon, ce qui prouve que dans les mentalités, le prix à payer n'est pas forcément de l'argent.

51 *sq.*) a constaté que dans les deux cas la traduction (qui se veut loin du mot à mot) donnait « regarder » et il en a conclu, disons un peu hâtivement, en confondant les mots et leurs traductions dans une autre langue, que les deux mots étaient synonymes. Jalenques cite un passage de la *Chanson de Roland* : *Oliver est muntet desus un pin balçur, / guardet sur destre par mi un val herbus. / Si vait venir cele gent paienur* ; « Olivier est monté sur un grand pin, il regarde à droite au milieu d'un vallon couvert d'herbes et voit venir cette engeance païenne ». Pour comprendre, il faut avoir lu et compris ce qui précède : Olivier fait son travail de second responsable de l'arrière-garde et vérifie s'il n'y a pas des ennemis (il ne devrait pas y en avoir, une trêve a été signée) derrière l'armée. Le narrateur emploie le verbe simple *garder*, car Olivier ne s'attend pas à voir quelque chose ; s'il y avait du préconstruit, le narrateur aurait employé *regarder*. Lors qu'on regarde de façon préméditée, qu'on regarde éventuellement dans tous les coins d'une pièce, qu'on observe et qu'on calcule la conduite à tenir d'après ce qu'on aura *regardé*, on trouve le verbe préfixé. C'est pour cela qu'on indique comme sens de ce verbe : « regarder attentivement partout, se retourner pour voir ». Il est évident que lorsqu'un homme est poursuivi par des guerriers armés de lances, il se retourne et évalue la situation, il calcule si son avance est suffisante pour lui permettre de s'échapper sans courir le risque d'être embroché dans le dos ; dans le cas contraire, il calcule s'il a la place pour faire demi-tour et se battre. *Avoir regart de* signifie « avoir des raisons pour craindre, surveiller ses arrières » : dans le *Roman de Renart*, Noble le lion envoie Brun l'ours comme ambassadeur auprès du goupil et lui annonce : *vous n'avez de lui regart* (branche du Plait, I, v. 451), ce en quoi il se trompe lourdement.

*Requerir* est au contraire un verbe étonnant par ses emplois polysémiques bien connus et très bien attestés : le sens de base est « chercher à atteindre quelqu'un, quelque chose, en comblant les intérêts et les attentes du sujet grammatical impliqué » ; l'action décrite dépend de ce que l'on recherche et de la personne que l'on cherche à atteindre. Si l'on s'adresse à Dieu, à un saint, cela signifie prier. Si on s'adresse à une femme, on lui demande son amour ; dans le *Lai de Lanval*, la reine se plaint faussement d'avoir été déshonorée par le héros : *de drierie la requist* (v. 39). On peut employer le verbe pour une demande instante, sans concession possible : on requiert son droit en justice. Mais au cours d'une bataille requérir un ennemi, c'est l'attaquer violemment et lui faire son affaire

*Remanoir*, un verbe extrêmement fréquent aussi, offre également des sens opposés. *Manoir* signifie « demeurer chez soi » et *remanoir*, « rester fidèlement auprès d'un seigneur, d'un roi » ; c'est la situation dont se plaint violemment Guillaume au début du *Charroi de Nîmes* car cela ne lui a rien rapporté (v. 120) : il aurait pu aller rejoindre un autre roi qui lui aurait donné un fief (v. 95-101). Le verbe signifie donc « rester bloqué » mais ce qui est bloqué n'évolue plus et peut reculer, voire se volatiliser et disparaître ; une vieille *remasue*<sup>3</sup> est retombée en enfance.

On peut par soustraction être laissé volontairement en arrière au cours d'une opération : *En .IIII. aguez sont ça dehors remés / .M. chevaliers garnis et conraez* (*le Couronnement de Louis*, v. 1563-1564) « mille chevaliers armés et organisés en équipes sont séparés du

<sup>3</sup> Raoul de Cambrai traite sa mère de « remasue », v.1036, dans la chanson éponyme ; on voit qu'une *demeurée* (j'étudierai un jour le « préfixe » *de/dé-* qui implique une continuité suivie dans le même état) est proche d'une *remasue*. : *remanoir* et *demeurer* présentent d'intéressants rapports.



gros des troupes et placés en embuscade en quatre endroits différents ». Mais un combattant qui *remaint* sur le champ de bataille est en fait laissé pour mort. Un élément animé (comme un échange de paroles) qui *remaint* cesse de fonctionner ; on dira *la bataille remaint*, ça n'alla pas plus loin, on en resta là. A la fin de *la Chanson de Roland*, les barons sont réunis en conseil pour juger Ganelon ; terrifiés par les menaces de Pinabel, l'impressionnant parent de Ganelon, ils « trahissent » Charlemagne et proposent l'acquiescement : *Dist l'un a l'autre : « Bien fait a remaneir. / Laissum le plaît ; « ils se disent l'un à l'autre : il vaut bien mieux s'en tenir là, ne continuons pas le procès »...*

Nous allons terminer cette étude trop rapide et incomplète par un verbe bien intéressant, sans précédent en latin, *recroire*, où le préfixe rend négatif le sens du verbe simple *croire* : *croire* signifie essentiellement croire en la vérité de, avoir confiance en ; le sens principal de *recroire*, extrêmement fréquent dans tous les types de texte, est perdre sa confiance en soi, se fatiguer, se lasser, s'avouer vaincu, ne pas combattre jusqu'à la mort et passer en conséquence pour un lâche ; je n'ai jamais vu le sens de *croire* à nouveau. Au cours d'un combat, on se promet qu'on rendra son adversaire *recreant et maté* ; Pinabel dans la *Chanson de Roland* demande à son jeune adversaire, qu'il prétend vouloir épargner, de s'avouer vaincu : *Car te recreïx !* (v. 3892). Dans l'*Erec* de Chrétien (v. 2551), Enide est désolée de devoir annoncer à son mari qui a renoncé à livrer des tournois que tout le monde le considère comme un *recreant*.

Mais on peut voir aussi s'établir une sorte de valeur d'échange de points de vue et cette idée va nous permettre d'expliquer un passage de la *Chanson de Roland*, jugé incompréhensible par son dernier éditeur, Cesare Segre, un passage, à mes yeux, où le verbe *recroire* n'a plus le sens de « renoncer à prouver ses allégations en s'avouant vaincu » mais de « permettre à un autre de pouvoir prouver la vérité de ses allégations ». D'abord citons trois vers du *Roman de la Rose* (vv. 14181-14183) où un emploi de *recroire* a été relevé dans le glossaire très complet de Felix Lecoy : *...mes face tant que cil **recroie**, / por ce que d'amer ne **recroie**, / qu'el veille autre ami porchacier...* « mais qu'elle fasse en sorte que l'autre **croie de son côté** – afin qu'il ne se lasse pas de l'amour – qu'elle cherche à se procurer un autre ami ». Avec donc ce sens de « croire pour son compte, quant à soi (une chose parfois fausse) », je voudrais ajouter un sens qui me paraît relever du vocabulaire juridique<sup>4</sup> : accepter la parole d'autrui (qui paraît de prime abord douteuse ou fausse, ou qui s'oppose à une autre parole) comme une vérité ; il peut s'agir d'une affirmation, d'un serment solennel, ou comme symbole de cette parole et de celui qui la prononce, d'un *gage* comme un *gant*<sup>5</sup>, avant un duel judiciaire.

Nous trouvons le premier cas dans *Garin le Loherenc*. Manuel Galopin, un pilier de taverne quelque peu magicien, raconte devant Begon une histoire assez invraisemblable (appréciation que m'a confirmée Jean-Charles Herbin, spécialiste reconnu de ce type de textes) en affirmant de façon peu claire qu'il est le fils aîné du comte de Clermont

---

<sup>4</sup> Les textes juridiques ne nous sont d'aucun secours car ils sont en latin et le verbe n'existe pas en latin ; il faudrait tomber sur une citation en ancien français (les serments sont toujours prononcés et cités en langue vernaculaire, sous peine de nullité ; on en a un exemple célèbre avec les Serments de Strasbourg).

<sup>5</sup> Dans le *Charroi de Nîmes*, le roi Louis remet son gant à Guillaume et ses neveux comme symbole et de la promesse du don et du don lui-même des territoires sarrasins qu'a demandés le comte.

réduit par son cadet à une vie de débauche ; *Respont Begon* : *certes ce poise mie, /-car te recroi, que tu es mes cousins...* L'éditrice, Anne Iker-Gittleman, qui a vu le problème, note dans le glossaire (v. 7281) : « je te crois à mon tour » ; cette traduction, présentée ainsi, est impossible car il aurait fallu que quelqu'un d'autre, dans le passage, croit avant cela en la parole de Galopin et je pense qu'il faut traduire : « je suis désolé de ta situation et si tu le dis, ça doit être vrai, / j'accepte ta vérité, car tu es mon cousin ».

On trouve une affirmation de vérité garantie par un serment, dans le *Siège de Barbastre*, dans l'édition moderne de Bernard Guidot : nous ne sommes pas vraiment dans le monde sérieux de l'épopée traditionnelle et Girart qui a accepté d'écouter et de suivre un « païen » Malaquin, au cours de ses rencontres amoureuses avec une belle Sarrasine, se demande soudain s'il n'a pas été trahi ; mais Malaquin l'assure qu'il n'en est rien : « *Sire, dist Malaquins, sor sains le vous jurren. / Se vous volés juise, loiaument le feron, / que n'i avra boisdie ne nulle mesprison : / Je le vos affie bien sor la loy de Mahom ./-Amis, ce dist Gyrars, nous le vos recreon* ». « Seigneur, dit Malaquin, nous vous le jurerons sur des reliques. Si vous exigez une ordalie, nous agissons avec loyauté en sorte qu'il n'y aura ni ruse ni acte de violence. Je vous le garantis sur la valeur de la religion de Mahomet – Ami, dit Girart, **nous nous en remettons à vous**/nous vous faisons confiance, devant un serment de cette valeur. » (la traduction de *recroire* vient du glossaire de Guidot ; le pronom régime direct *le* représente le serment agréé, un élément toujours d'ordre religieux).

Après ces deux textes quasi parodiques (Bégon sait bien que son ivrogne de « cousin » affabule ; il est comique d'accorder sa confiance à un serment présenté selon des règles strictes mais au nom d'une religion non chrétienne), nous abordons le point où deux vérités s'opposent de façon dramatique avec la chanson de geste d'*Ami et Amile* : le traître Hardré accuse Amile (et il n'a d'ailleurs pas tort) d'avoir couché avec Bellissent, la fille de Charlemagne ; l'empereur, furieux du déshonneur de sa fille, accepte le *gage* de Hardré lorsque soixante des membres du lignage se présentent comme « otages » (ce sont des gens qui garantissent, sur leurs biens, sur leur vie, la présence du combattant le jour du duel judiciaire et jugent et attestent qu'il dit la vérité). Amile, qui n'avoue pas les faits mais qui n'en dit rien non plus, a déclaré être prêt à se battre et doit chercher des otages à son tour (vv. 777-778) : « *Seignor, dist-il, franc chevalier mirable, / envers le roi me recreez mon guaige*. » L'éditeur Dembowski traduit dans le glossaire par « donner caution », ce qui est en gros le sens car il est impossible de donner une traduction mot à mot ; en effet ici *recroire* a un sens factitif : Amile demande à ses amis de lui donner l'occasion de garantir sa parole (symbolisée par le gage, complément direct du verbe *recroire*), de lui permettre de présenter sa requête, de faire en sorte, en acceptant de devenir des otages, qu'il puisse soutenir sa vérité à lui devant Charles (*envers le roi*) par un duel judiciaire ; seulement les « amis », qui doivent savoir ce qu'il en est, ne sont pas d'accord pour risquer leurs biens voire leurs vies, et se taisent ; Charlemagne refuse alors au héros l'autorisation de soutenir son droit et veut l'exécuter sur le champ, jusqu'à ce que la reine elle-même s'offre comme otage ainsi que sa fille.

Nous en arrivons au procès de Ganelon dans la *Chanson de Roland* pour retrouver le même vocabulaire et nous allons pouvoir apporter une réponse à un problème qui date des premières éditions du texte au XIX<sup>e</sup> siècle. Le jeune et frêle Thierry accuse Ganelon de trahison, s'opposant aux conseillers du roi qui préféreraient

que Charles accorde son pardon au traître ; aussitôt Pinabel, le gigantesque parent de Ganelon dont il se proclame le champion, remet dans les mains du roi son gant en peau de cerf ; Charles lui demande des *pleges* (« plegier », c'est donner un aval comme *to pledge* en anglais) et trente parents du lignage de Ganelon se présentent aussitôt ; *eo dist li reis* : « *E jo, l vos recrerai.* (v. 3848) ». Tierri présente aussi son gant droit à Charles, et *li emperere li recreit par hostage* (v. 3852). Ces deux emplois de *recreire* (le même verbe est employé à propos du coupable et du champion du roi) ont laissés perplexes tous les traducteurs. Il se trouve qu'un des sens de *recreire* en moyen français (largement attesté dans les chartes au XIV<sup>e</sup> siècle d'après les exemples cités dans la base *Lexilogos* reprenant les dictionnaires Godefroi et le FEW) est : « renoncer à ses droits de poursuite et remettre un prisonnier en liberté ». Tous les éditeurs traducteurs au complet suivent la très ancienne édition bilingue de Joseph Bédier qui a dû connaître ces emplois : « il remet Ganelon en liberté sous la caution de ses parents (*vos*) » ; (et avec moins d'unanimité) « il remet Thierrri en liberté sous la caution des otages qu'il aura forcément trouvés » (le texte pour une fois ne dit absolument rien sur eux). Segre, dans les notes de son excellente édition, fait observer que la chose n'a aucun sens (le roi ne peut ni ne veut relâcher le traître Ganelon et Thierrri n'est pas prisonnier) et qu'en plus dans le deuxième emploi le pronom régime *li* ne peut être le complément direct du verbe ; certains éditeurs, dit Segre, corrigent même « li recreit » en « le receit ». Je dirai personnellement que, pour la deuxième séquence, on peut parfaitement dire que le pronom régime direct a été « écrasé » et qu'on a *li* pour *le li*, un phénomène fort banal dans cet état de langue. Nous avons donc un pronom régime direct qui représente, dans chacune des formules rigoureusement parallèles, « le gant » et les pronoms régime indirect, chacun des deux combattants en faveur de qui s'effectue le rite suivi par l'empereur ; on ne peut traduire que par « accepter la caution présentée par Pinabel/Thierrri comme garantissant la véracité temporaire de ses affirmations », ce qui me paraît alors fort logique ; et on ne met pas en doute les deux versions des faits mais il est bien entendu que l'un des deux ne dit pas la droite vérité, ce que révélera le jugement de Dieu. Il s'agit donc à mon avis d'un emploi juridique technique et formulaire de notre verbe (laisser, sous garantie fournie par les otages, momentanément la parole à un accusé qui n'a pas été pris sur le fait, lui permettre d'exprimer à son tour, quant à lui, ce qu'il dit croire être vrai), emploi qui se retrouve bien attesté, nous l'avons vu, dans les chartes où on peut penser qu'on relâche le prisonnier lorsque sa version des faits s'est avérée plausible.

## Re en français

A partir du XV<sup>e</sup> siècle, on assiste à une disparition d'un nombre conséquent de nos verbes. Christiane Marchello-Nizia constate la diminution des marques relatives à la place de « l'homme dans la langue » ; par exemple – l'évolution est achevée seulement au XVII<sup>e</sup> siècle –, le système complexe des démonstratifs de l'ancien français a disparu au profit d'une opposition déterminants/pronoms, ce qui ne s'est pas fait en espagnol.

Les auteurs de dictionnaires et les médiévistes de la génération qui nous a précédés n'ont pas vu qu'il s'agissait d'un phénomène général et que les valeurs implicatives de **Re-** allaient aussi subir le même choc : on expliquait autrefois que

*repaïrier* a disparu le jour où on n'a plus compris le sens de « revenir dans sa patrie », issu du latin *repatriare* : on peut se demander au contraire si un locuteur médiéval quelconque a jamais pu faire cette analyse latiniste. *Requerir* aurait vu s'affaiblir ses emplois à cause de la concurrence de « rechercher », alors que les sens disparus ne sont pas proches de ceux que possède *recherber*. Ce qu'on constate, c'est que le nom d'action correspondant au verbe subsiste et que la langue qui a perdu son statut de langue V2, attachera désormais, à la différence de l'anglais, moins d'importance au verbe et davantage aux noms.

Voyons d'abord deux verbes qui ont perdu leur sens d'origine en laissant un substantif qui l'a conservé : *requerir* nous a transmis *requête*. *Regarder* nous a transmis certains emplois du mot *regard* (comme *avoir droit de regard*) ; pensons aussi au *regard*, cette ouverture qui permet d'observer « au fond des choses » l'écoulement des eaux usées au pied des maisons et immeubles.

*Repaïrier*, rentrer chez soi dans sa maison d'origine, ou dans le camp de base, ou auprès du personnage centre de l'action (je pourrais en citer des centaines d'exemples qui montrent qu'on a toujours été bien loin du latin *patria*), a bien disparu mais c'était aussi un mot utilisé dans le vocabulaire de la chasse et le *repaïre* a eu d'abord le sens de lieu où l'animal pourchassé veut se réfugier ; le verbe est resté en anglais, il est encore dans les dictionnaires, je l'ai trouvé dans des romans anglais sur les guerres maritimes à l'époque napoléoniennes avec le commandement *All hands* (hand signifie matelot sans grade) *repair to the boat*, « tous les hommes remontent à bord », mais ce verbe est devenu totalement désuet depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, m'ont dit mes informatrices. *Recorder*, « rapporter par écrit son témoignage », n'est plus représenté que par le *recors* (à l'origine un témoin assistant l'officier de police), l'affreux *recors* du *Mariage de Figaro*. *Retraire* a disparu en laissant *retrait*, *retraite*. *Revancher* n'est plus utilisé, face à la *revanche* et au simple *venger* ; l'anglais a gardé *to revenge*, *the revenge*, pour signifier la vengeance interdite en retour s'opposant à la vengeance de celui qui rétablit la justice, *the avenger*, un des titres de Dieu dans les textes religieux. *Remember* a laissé le très littéraire *remembrance*. Plus personne ne voit *recroire* dans *recru de fatigue*. Il ne reste de *rescorre* (arracher au fond des choses ; le verbe simple issu du latin *excutere* n'a jamais existé en français) que la *rescousse* ce qui rend très problématique la traduction du roman de Joseph Conrad *The rescuer*, roman dans lequel l'auteur décline le verbe *to rescue*, et les noms *rescuer*, *rescue* de façon continue. Si Jeanne D'Arc n'avait pas existé, nous ignorerions le mot *relapse*, à moins de connaître l'anglais.

On me dira que ces verbes, à part *recroire*, n'avaient pas de verbe-base non préfixé pour les soutenir en français mais *regretter* dont le « préfixe » est bien latin mais dont l'autre élément, probablement un verbe non attesté d'origine germanique signifiant « pleurer » n'a pas disparu et le même désastre est arrivé à des verbes préfixés s'opposant à des verbes simples. *Rebouter* existait à côté de *bouter* (Jeanne d'Arc voulait *bouter* les Anglais hors de France) et voulait dire « repousser en arrière », mais aussi « remettre en place » comme par exemple faire rentrer, en guise de retour à l'envoyeur, des paroles malséantes et des vantardises dans la gorge : Froissart emploie ce mot<sup>6</sup> à propos du sort que l'on voulait faire subir à Bayezid, le souverain des Ottomans à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, lequel

<sup>6</sup> *Sy prioit le roy de Honguerie par ses lettres au roy de France que il vouldist entendre[...]a resister contre le roy Bassach [...]à ffin que ses vantises luy fuissent ostees et reboutees*. Quatrième livre, §47, p.526.

n'avait eu de cesse d'insulter les chrétiens pour les forcer à « se croiser » contre lui. Il ne nous reste que le *rebouteux*, ce personnage qui existe toujours dans nos campagnes et qui remet les os à leur place primitive en les repoussant. De *remordre* pourtant bien vivant chez Rutebeuf<sup>7</sup>, nous n'avons plus que le *remords* et je ne pense pas qu'on voit facilement le rapport avec *mordre*. *Reclure* / *reclure* ne vit plus que dans le mot *reclus* et le verbe simple *clure* (il se confondait morphologiquement avec *clouer*) a pratiquement disparu aussi. *Remanoir* me paraît le cas le plus dramatique : ce composé extrêmement fréquent de *manoir* a totalement disparu après le XV<sup>e</sup> siècle, en ne laissant pour toute trace que le terme agricole *rémanent*. Villon emploie encore ce terme dans le *Testament* : « Et Dieu sauve le remanant », au sens de ce qui subsiste de ses amis sur terre et je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas encore un emploi de ce verbe dans le refrain de la *Ballade des dames du temps jadis*. Rappelons les faits : Villon suppose un interlocuteur fictif chargé de poser des questions sans réponse et le refrain reprend une question elle aussi sans réponse : *Mais ou sont les neiges d'antan ?* Que sont devenues les neiges de l'année dernière ? Cette traduction littérale anéantit la poésie des sonorités mais on sait bien que le génie amer de Villon était fort cruel à l'occasion. Le problème se situe dans l'envoi :

Prince, n'enquerez de sepmaine  
Ou elles sont, ne de cest an,  
Qu'a ce reffrain ne vous remaine :  
Mais ou sont les neiges d'antan ? (*Testament*, vv.353-356)

Les plus grands médiévistes (Longnon, Foulet, Lanly, Dufournet) ont édité et traduit ces vers et tous ont affirmé ne pas bien comprendre le sens de *remaine*. On comprend généralement : « Prince ne cherchez pas de toute une semaine où elles sont, ni de toute cette année, sans qu'à ce refrain je vous ramène... », ou parfois « de peur que le refrain ne vous ramène à cette question ». Je ne vois pas du tout comment on peut ramener quelqu'un à un refrain ou même à une question et on constate que le texte n'est pas sûr : A et F ont pour leçon : « Car ce reffrain le vous remayne (ramaine A) ». Je proposerais de corriger le *Qu'a* initial en *Que*, la forme *remaine* est alors le subjonctif de *remanoir*, ce qui est même morphologiquement plus plausible. On a alors en traduction : « sans que ce refrain, devant vos yeux, reste/ se dresse bloqué », comme une fin de non-recevoir ; à question idiote (où sont les mortes ?), réponse idiote (où sont les neiges de l'an passé ?), et le poème se clôt sur une saillie sarcastique. On aurait un emploi de nos pronoms personnels à valeur de datif éthique et le verbe *remanoir* aurait encore le sens de « disparaître faute d'être activé », qu'il avait dans les séquences que nous avons rapidement vues : *la joie*, *la bataille*, *la parole remaint*, ce qui se traduit par : « on en resta là », plus rien ne se passa après.

Nos verbes restants vont toutefois repartir pour un nouveau destin avec le renouvellement du vocabulaire religieux au XVII<sup>e</sup> siècle. On impose aux pénitents de faire une sorte d'introspection en trouvant du positif en eux-mêmes, en leur interdisant de se tourner vers l'extérieur : *Rentre en toi-même*, *Octave et cesse de te plaindre*, dit Auguste

---

<sup>7</sup> *La mort[...]mort / seux dont le siecle fait remordre*, « la mort mord ceux pour qui le monde souffre au fond des choses » De Monseigneur Ancel de l'Isle, p. 96.

dans *Cinna*. Des verbes d'action vont donc voir leur procès prendre une direction inversée, en rentrant vers l'intérieur, pour servir positivement leurs sujets ou pour leur faire honte et on va trouver à nouveau des verbes de sens opposé ou présentant de curieuses particularités sémantiques. *Revenir* prend ce type de sens intérieur à partir du XVII<sup>e</sup> siècle : « revenir à soi » veut dire « reprendre ses esprits » ; le verbe sera positif aussi sur le plan matériel : *faire revenir de la viande, des légumes*, c'est leur donner, sur le feu, une couleur appétissante qu'ils n'ont jamais eue avant. D'autres verbes vont simplifier leurs sens : *recueillir* qui signifiait « accueillir bien ou mal les invités/les ennemis » (devant une bonne table ou les armes à la main), va devenir entièrement positif et n'aura comme sens que se tourner vers soi-même et ne plus regarder l'extérieur, ou encore rassembler pour soi des éléments extérieurs ; *rencontrer* (à part en boxe, mais on a choisi son destin et les autres rencontres sportives sont moins dangereuses) a perdu pratiquement tous ses emplois militaires et s'est tourné vers l'aspect positif des choses. *Requérir* perd tous ses sens, devient positif aussi et signifie « demander une chose qui est considérée comme due » (c'est le plus souvent un terme de droit) ou comme exigée pour que tout se déroule dans de bonnes conditions : on parle alors de *requérir* une peine incompressible, des connaissances, des compétences *requises* pour tel ou tel type d'actions

D'autres verbes vont prendre plusieurs directions : *retourner* qui signifiait ou opérer une retraite ou revenir sur le champ de bataille ou rentrer chez soi va connaître des emplois supplémentaires à partir du moyen français (dès le XIV<sup>e</sup> siècle, dit Rey) : le verbe peut noter un bouleversement complet avec d'abord des sens techniques comme *retourner la salade* (XVII<sup>e</sup> siècle) ou comme *retourner un col, des poignets mousquetaire ou des draps* ; ces emplois en couture ne sont pas dans les dictionnaires du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle (faits par des hommes peu au fait de ces travaux) alors que le verbe est utilisé avec ce sens dans *le Père Goriot* de Balzac : « Dès qu'Eugène eut le dos tourné, la vieille courut à sa cuisinière : – Prends les draps *retournés*, numéro sept. Par Dieu, c'est toujours assez bon pour un mort » (p. 310). *Retourner* un grand drap usé au milieu consiste à couper tout du long la partie usée au centre, *retourner* les deux morceaux restants, c'est-à-dire faire basculer les lisières vers le centre et les coudre ensemble finement au point de surjet, tout en faisant des ourlets sur les parties anciennement au centre devenues les lisières ; la partie centrale du nouveau petit drap manque évidemment toujours d'agrément. Si on *retourne* un col ou des poignets, la partie usée à l'endroit, décousue, *retournée* et recousue, passe à l'envers. Le verbe oscille donc désormais entre deux idées opposées : un bouleversement, une manœuvre de retournement (un emploi connu dans le domaine spatial, et dans l'album *Tintin*, *On a marché sur la lune*) et un retour compensatoire vers un état antérieur des choses ou un meilleur état : il est considéré comme positif de *retourner un drap* (dans le cadre de ce qui fut la bonne économie bourgeoise), de *retourner un espion* (pour le bien du service), mais *retourner sa veste* est honteux, *retourner une gifle*, un juste retour des choses. Et le bouleversement ne se situe plus seulement au niveau de la réalité : à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, le dictionnaire de Rey note que le verbe marque un bouleversement intérieur, une violente émotion : on se *retourne* sur son passé, on regarde en soi-même.

*Retrouver* est bien intéressant aussi et bien compliqué à étudier : si je dis « on a retrouvé des empreintes de dinosaure sur ce chemin rocheux », cela peut vouloir dire qu'on ne les avait pas ni vues ni trouvées auparavant et qu'une recherche plus approfondie les a fait découvrir. Un de mes amis (un peu paranoïaque) a une fois

intimé l'ordre – à un groupe dont je faisais partie – « je vous retrouve ici » tout en nous quittant et traversant une rue sans autre explication ; nous avons cru en toute bonne foi que cela voulait dire : « je vous retrouve ici après que vous avez fait vos achats » donc un sens proche non pas seulement de « en arrière » (car il ne nous a pas trouvés avant) mais de marque d'intérêt pour la situation antérieure à rétablir ; mais notre ami voulait en fait dire « Vous êtes là où vous vous trouvez en ce moment, je vous veux ici bloqués à m'attendre jusqu'à mon retour » (comme pour le verbe *remanoir* en ancien français) ; j'ai déduit ces sens après qu'il s'est assez violemment plaint : « je suis revenu au bout de même pas trois minutes et vous n'étiez plus là ».

*Relever* connaît aussi plusieurs emplois ; si on *relève* quelqu'un de ses fonctions, c'est négatif et c'est une perte ; si on *relève* une fonction, un titre qui était tombé, un nom qui n'était plus représenté (le sens mélioratif date d'après Rey du XVI<sup>e</sup> siècle) on fait monter tout cela en honneur, si on *relève* une sauce ou un plat, on en améliore le goût ; si on *relève* des mailles sur le bas d'un tricot, cela permet de faire une jolie bordure ; si on *relève* des soldats (pensons à la formule mythique *la relève* pendant la guerre des tranchées), on les échange contre leurs équivalents ; si on *relève* des notes sur l'ordinateur, c'est encore un simple transfert ; si on *relève* un prix, des exigences, c'est positif et c'est un gain pour certains. Le même verbe signifie donc à la fois gagner, rester tel quel et perdre.

*Résigner* connaîtra aussi après le XVI<sup>e</sup> siècle deux emplois opposés : de l'ancien français au français moderne, on *résigne une charge* (je n'ai trouvé nulle part le rapport avec le verbe signer : signe-t-on sa démission après avoir signé une acceptation ?) ; mais aussi, et c'est un sens issu de la théologie protestante, on *se résigne à son sort* pour obéir à Dieu ; donc on refuse ou on accepte, suivant le type de complément qui suit le verbe.

Je pense que le verbe *regretter* (il est trop intéressant pour que des raisons formelles me fassent renoncer à en parler) étudié par Claudine Normand se situe dans ce contexte : en ancien français *regretter* signifie « déplorer la mort d'un être cher », « pleurer sur une séparation, mais parfois aussi déplorer une simple absence due à une série d'événements » : Orson de Beauvais, héros d'une chanson éponyme, dans sa prison et terre sarrasine, *regrete Beauvais* et dans *Renaut de Montauban*, chanson où les frères et cousins sont souvent séparés dans les combats, *Maugis regrette Renaut*, *Renaut regrette Maugis.*, *Renaut regrette Bayard* (son cheval aux dons magiques) et c'est ce type d'emploi qui donnera le deuxième sens du verbe actuel. En français moderne, en suivant l'analyse extrêmement fine de notre collègue et amie Claudine, suivant le type de complément<sup>8</sup>, *regretter* veut dire qu'on aurait voulu qu'une chose n'ait pas eu lieu (le sens date du XVI<sup>e</sup> siècle) ou qu'on voudrait (au fond des choses, en se retournant vers

---

<sup>8</sup> L'anglais pour opposer deux sens (différents de ceux du français) dans des verbes notant des états mentaux, ne se sert pas d'une différence de complément, mais d'une différence aspectuelle dans la forme verbale même : le *present continuous*, « forme progressive », insiste sur le fait qu'on vient de réfléchir et qu'on n'aurait pas dû agir ainsi : *I regret that the company will have to be sold*, « j'ai pris la décision de vendre la compagnie, je l'ai fait à regret, mais c'est fait / J'ai le regret de vous annoncer que ma décision est prise » ; *I am regretting my decision to give her the job*, « je lui ai confié ce travail et je suis de plus en plus conscient que je regrette d'avoir fait ça, je n'aurais pas dû le faire » ((Hewings, Unit1, C).

soi-même, c'est moi qui ajoute ces précisions aux propos de C. Normand) qu'une chose perdue (*je ne regrette rien*) ait encore lieu. Il y a évidemment des cas où l'interprétation dépend de notre connaissance de la situation extérieure ; si, dans un compte-rendu de procès, *on regrette le huis clos*, pour interpréter la séquence il faut savoir auparavant si le huis clos a été accepté ou si au contraire, il a été refusé ; la question ne se pose pas si *on regrette le passé*, car cet élément appartient au monde de ce qui a déjà eu lieu.

Pensons au verbe *recaler*, en laissant de côté le sens de « caler à nouveau, en arrière ». J'ai lu un article dans *Science et Vie* (août 2009, N. Ayache) sur la lecture des images médicales acquises avec des modalités différentes : « Nous avons d'abord cru qu'il fallait repérer des points caractéristiques dans chacune des deux images pour guider leur "recalage" ; par exemple des lignes saillantes à la surface du cortex pour **recaler** les images du cerveau » ; il s'agit donc de faire coïncider des choses différentes et nouvelles pour bien fonctionner dans la même série, c'est positif ; mais si on *recale* un candidat, on refuse de le faire entrer dans la série et c'est négatif.

Nous avons vu que les interprétations dépendaient du type de complément mais il arrive que le sujet (s'il ne s'agit pas de l'animé humain concerné) fasse aussi modifier le sens du verbe ; j'ai entendu les deux exemples suivants prononcés par C. Hondelatte, le présentateur de l'émission « Faites entrer l'accusé » sur la chaîne 2 : *Le piège se referme* : tout fonctionne bien, ce qu'on cherchait porte ses fruits ; *la piste se referme*, tout va mal, c'est une impasse, ce qu'on cherchait n'aboutit à rien. *Rebondir* ne veut pas forcément dire « repartir en arrière », il acquiert un sens positif ; si je dis *l'économie repart, rebondit* ; c'est positif, mais si je dis *le ballon rebondit sur le poteau*, c'est la catastrophe. Il y a aussi des cas où il n'y a qu'une différence aspectuelle : *je vais me refaire*, « TOUT ira bien si on me laisse du temps » ; *je suis refait*, « on m'a eu ». Je pense qu'on pourrait faire une recherche générale sur ces types d'emploi opposés en cherchant comment fonctionnent alternativement, dans une sorte de mouvement oscillatoire, la compensation (un des sens principaux en français moderne) et le bouleversement dans un cadre où *regretter* ne semble plus être une exception aussi notable qu'elle paraissait.

Il y a en fait des quantités d'emploi de verbes préfixés en **Re-** qui témoignent de ce regard critique et de cette reprise en main du texte (par le texte même) qui constate, après calculs et réflexions diverses, que les événements s'enchaînent dans une sorte de logique immanente ; on ne s'étonnera pas de retrouver ici le vocabulaire juridique et journalistique : *il a été rattrapé par son passé* ; *il est renvoyé devant un tribunal* ; *les affaires se retrouvent exposées au grand jour* ; *le tribunal rejette la demande de remise en liberté* ; *l'affaire rebondit* ; *ce personnage rebondit*. L'interprétation avec le sens de *à nouveau, en arrière*, est évidemment exclue : être *renvoyé* devant un tribunal s'oppose même à être *renvoyé* pour faute grave.

Certains noms présentent également des sens opposés : si on fait une *remise* de chèques, on donne un objet ; si on fait une *remise* sur un prix, on accepte de moins recevoir et une *remise* est un garage où on laisse des objets bloqués sans les utiliser.

Nous allons passer à présent à une langue (la moitié de son vocabulaire est d'origine française, ai-je entendu dire au professeur d'anglo-normand, Ian Short) qui a la particularité de faire la part belle aux verbes.



## Re- en anglais

Le premier mot d'anglais que j'ai appris est la célèbre consigne *Remember*, la phrase prononcée par Charles I sur l'échafaud dans *Vingt ans après* : il s'agissait de garder profondément au fond de la mémoire quelque chose de capital pour s'en servir le jour voulu ; l'élément **Re-** paraît jouer un rôle même si le verbe non préfixé n'existe pas. Je continuerai un jour ce travail en étudiant **Re-** en moyen anglais, état de langue que je ne domine pas encore assez. Mes exemples ne sont pas pris dans les dictionnaires car ces vingt dernières années, outre des œuvres de Dickens, Jane Austen et Walter Scott, j'ai relu les séries médiévales de Tolkien, lu Dan Simmons, Robin Hobbs, Robert Jordan, George R.R. Martin ; j'ai lu tous les Harry Potter, les récits historiques de Diana Gabaldon et de Bernard Cornwell, les séries d'aventures maritimes à l'époque napoléonienne de J. Forrester et Patrick O' Brien, œuvres pour lesquelles j'ai dû apprendre tout le vocabulaire de la marine à voile ... Je regarde aussi tous mes DVD en version originale anglaise, tout cela en notant depuis plus de quinze ans tous les **Re-** que je rencontre (j'ai des milliers de relevés) ; tout cela explique que je puisse me sentir aussi capable d'écrire sur de l'anglais que sur du latin. Je me suis néanmoins renseignée, en qui concerne *resort* en particulier, en prenant comme informatrices deux dames anglaises rencontrées à Bornemouth, et une voisine et amie d'origine australienne, agrégée d'anglais.

L'anglais accorde une importance notoire au verbe dans la phrase, ce qui explique qu'il ait conservé des verbes qui ont disparu du français (*to remain*, de *remanoir* ; *to record* de *reorder* ; *to repair* de *repaier*, ce dernier ayant souffert de l'homonymie avec *to repair*, de *réparer*). N'importe quel nom commun peut devenir un verbe dans cette langue marquée par une absence notable de morphologie, ce qui permet de reconnaître instantanément le nom d'origine : *a wolf* est un loup (glouton) et *to wolf* veut dire engloutir comme un loup, *mushroom*, le champignon se retrouve dans *to mushroom*, pousser et s'étendre comme le font les champignons ; *a stump* est un tronçon, un moignon et *to stump* signifie aller clopin-clopant. Les verbes s'emploient très facilement de façon diathétiquement neutre : *I walk*, je me promène ; *I walk the dog*, je promène le chien ; *I walk the horse*, je fais marcher le cheval au pas pour le laisser se refroidir en douceur après un effort soutenu. La distinction actif / passif a des règles très délicates : si on parle de *relieved tears*, il ne s'agit pas de larmes lâchées mais de larmes exprimant le soulagement (*to relieve* voulant dire « relâcher, ôter ou soulager »). Les verbes peuvent prendre une valeur factitive : *The colorful tapestries on the wall has earned their weavers silver* (R. Jordan, *The Wheel of time*, I) « les brillantes tapisseries sur le mur avaient fait gagner de l'argent aux tisserands qui les avaient faites ». On peut également transformer un verbe en une sorte de nom en lui adjoignant le suffixe *-ing*, avec le sens de « le fait de ». Je cite une notice informatique (*Latex*) : *Eventually you will want to typeset a document that requires a more sophisticated formatting that you can obtain by informing the two sample input files* ; nous emploierions, à la place du verbe en *-ing*, un nom : par le formatage de... Cette tournure est obligatoire après préposition.

Il faut noter que l'anglais en général n'a conservé que les verbes composés de l'anglo-normand ; *manoir*, *estorer*, *querre/querir*, *membre*, *conoistre* ont cédé la place devant les correspondants préfixés comme si la langue tenait à conserver la possibilité de jeter un regard sur les choses ; la forme encore très française (je ne sais pas comment cela se

prononce) *reconnoître* est toujours employée sur le plan militaire ou naval pour une reconnaissance du terrain mais on peut l'utiliser au sens d'aller à la découverte des choses.

Le préfixe en anglais peut bien sûr avoir le sens de « à nouveau » et dans ce cas-là, j'ai constaté que le préfixe était séparé de la base par un trait d'union, comme s'il s'agissait d'une valeur qui n'était vraiment pas la valeur de base : *to re-man a man-of-war* signifie « réarmer un vaisseau de ligne ». Sinon **Re-** exprime toujours une certaine exigence de la conscience, un effort violent, et intensifie la forme du verbe simple, lorsqu'elle existe. *To require* (issu de l'ancien français requérir mais n'ayant pas conservé la forme simple quérir) exprime un ordre auquel on ne peut désobéir : il s'emploie aussi au passif pour des animés humains ; les officiers de marine reçoivent leur lettres d'ordre commençant par *You are required to...* Il s'agit toujours d'ordre donné par un supérieur à un inférieur et pour exprimer une demande émise par un inférieur, l'anglais a créé *to request* (un dérivé morphologique du participe du verbe latin *quaero*) latin comme le montre cet exemple tiré du film *Black Hawk down* (« La chute du faucon noir », 2002, R. Scott) : un avion survole Mogadiscio en proie à la guerre civile et à la famine « *Control order –Command super 64- We got militia shoting civilians at the food distribution centre. Request permission to engage. Over- Super 64, are you taking fire ? –Negative command –Negatif control, U.N.'s jurisdiction 64. We cannot intervene. Return to base. Over* ». Le pilote demande la permission (et il tient à l'obtenir) d'intervenir en voyant la milice tirer sur la population civile, permission qui sera refusée. On voit en tout cas que même si les verbes non préfixés n'existent pas, la langue tient à la valeur sémantique du préfixe puisqu'elle s'avère capable de fabriquer un verbe en lui adjoignant et le préfixe et sa valeur habituelle.

*To remain* (notre ancien verbe *remanoir*) a perdu, à peu près en même temps que le verbe français, au XIV<sup>e</sup> siècle, le sens de « disparaître » (je l'ai cherché dans le dictionnaire d'Oxford, mais ce sera ma seule notation diachronique) ; il exprime toujours comme en ancien français une idée de soustraction ou de blocage : *her mouth remained open*, elle resta la bouche ouverte. Le verbe a aussi le sens de « rester après soustraction » : *The gaiety is gone, of course it is, but an atonishing fortitude remains* ; la gaieté a disparu, c'est normal, mais une étonnante force intérieure se maintient intacte (O'Brian, *Blue at the Mizzen*, « Du Bleu au mât d'artimon »). Trois noms dérivent du verbe, exprimant tous trois l'idée d'un aspect bloqué en suspens : en ce qui concerne *remains*, il s'agit de restes non identifiants, des ossements humains, des restes de nourriture non mangeables, des ruines ; *remnants* (le français *remanant* avec la valeur d'aspect du participe présent) s'emploie par exemple pour un donjon qui se dresse intact au milieu d'un château en ruines, pour des restes de repas réutilisables, et dans la *Bible*, pour les êtres humains calculés et momentanément épargnés par la colère de l'Eternel ; *remainder* est le résultat d'une soustraction : on prend dans une boîte des documents, on trie ceux qui présentent de l'intérêt et on replace *the remainder* dans la boîte

Nous avons vu que l'anglais avait préfixé ainsi des verbes non issus du fonds français, comme *to mind* et *to call* ainsi que *to reward* (*gard-* et *ward* viennent de la même racine indo-européenne) avec le sens de « surveiller, regarder », et comme le roi, au cours d'un tournoi, jetait un œil attentif et bienveillant sur le vainqueur, *to reward* a pris le sens de « récompenser ». *To mind* n'exprime qu'une attention modérée pour un problème posé à la personne considérée, ou que le fait d'associer des choses sans grande importance. Prenons un exemple chez R. Jordan : une des héroïnes Elayne constate

que ses amies se conduisent comme des fillettes prises en faute ; *Elayne still was minded of nothing so much as a group of novices having a pillow-fight after Last has tolled when the mistress of novices walked in*, « Elayne ne trouvait rien de plus proche, en guise d'association d'idées, que l'image de novices en train de se livrer à une bataille de polochons après que l'heure du coucher a sonné, au moment où la maîtresse des novices fait son entrée ». Au contraire si on emploie *to remind*, on veut signifier (c'est une forme d'intensivité) que quelqu'un a un intérêt personnel très marqué à garder une chose, extérieure à lui, au premier plan de sa conscience, comme le montre cet exemple tiré du film *Diamonds are forever*, un « James Bond » : « *Are you paying attention ? May I remind you, 007, that Blofeld's dead. Finished.* » M'écoutez-vous attentivement ? Puis-je vous demander de garder clairement présent à l'esprit le fait que Blofeld est mort. Terminé ». (C'est moi qui traduis). Le mot *reminder* désigne une sorte d'avertissement : *a reminder of peace* est une exhortation à faire la paix. Quand on veut appuyer ces dires, on peut insérer *I collect* ou *I recollect* : le premier s'emploie pour dire qu'on se réfère à des choses dont on a entendu parler, mais si on emploie *I recollect*, on fait référence à des connaissances personnelles apprises et assimilées. L'anglais, dans le domaine du rappel à la mémoire, dispose encore de *to recall*, s'il s'agit d'évoquer en esprit des souvenirs intérieurs mais extérieurs à la situation présente.

Nous terminerons par une étude rapide de *to remove* ; il s'oppose à *to move* qui signifie simplement bouger, se remuer car notre préfixe, nous l'avons vu, ouvre toutes sortes de portes : le verbe, un peu comme les verbes de l'ancien français, passe de « se déplacer, éloigner, ôter » à éventuellement « assassiner », un effacement plus définitif. Des cousins germains, donc proches, se disent : *cousins once removed*, et on peut continuer à compter les degrés de parenté ; on emploie ce verbe pour quelqu'un proche de la misère : *She was at the edge of her resources, only one step removed from those beggars* (R. Jordan) ; « elle voyait arriver la fin de ses ressources, une seule marche la séparait de ces mendiants ». Si on est relevé de ses fonctions, on emploie *to be removed from office*.

## Les derniers avatars de *Re-*

L'anglais et le français se sont toujours influencés l'un l'autre et un certain nombre de noms d'action correspondant à nos anciens verbes en *Re-* nous reviendront par l'intermédiaire de l'anglais. Nous avons vu que plusieurs noms dérivés avaient survécu dans la langue classique à la disparition de leurs verbes, et nous allons constater que cette deuxième vague ne nous fera adopter que des noms, ce qui confirme la primauté du nom sur le verbe en français. Et même si le verbe existait encore en français avec un sens affaibli, nous n'avons pas retenu le verbe anglais conservant l'ancien sens, nous n'avons pris que le nom. Nous avons perdu *restaurer*<sup>9</sup> au sens de reprendre la place légitimement due, nous n'avons pas réemprunté *to restore*, mais l'importance de *the restoration of king Charles II* nous a permis d'introduire *la Restauration (1814-1830)* en

---

<sup>9</sup> Le titre du roman de *Galien li Restauré* indique qu'il s'agit d'un jeune homme (un fils qu'a donné Olivier à la fille de l'empereur de Constantinople à la suite d'un pari stupide) qui n'a pas eu par sa naissance tous ses droits légitimes reconnus mais qui les récupère en rejoignant son père à Roncevaux ; le titre est impossible à traduire en français mais il ne pose aucun problème en anglais.

tant que régime politique et période historique et artistique ; c'est néanmoins un terme qui m'a rendue perplexe lorsque j'ai lu pour la première fois *Vingt Ans après*, car on y voyait que, pour Dumas, ce n'était pas encore un terme figé. Je pense au mot *record* qui n'a plus en français le sens d'enregistrement (la précision « au fond du cœur » est perdue) mais celui d'exploit sportif ; en effet un record non homologué ne sera pas enregistré. Le verbe *to revolve* et ses dérivés nous a laissé le *revolver* et à notre époque le crédit *revolving* qui implique que dès le premier remboursement la capacité à emprunter du consommateur repart à plein et lui permet de réemprunter dans une spirale déroulée sans limite. Le mot *rémanence* en science nous revient par l'anglais ; pensons aussi à la *résilience* terme utilisé pour la résistance des métaux passé en psychologie. La descendance la plus étonnante est celle de l'ancien français *ressortir*, qui signifiait « avancer » ou « reculer/faire » encore avec de nouveaux sens intéressants, étudiés par Michel Arrivé ; des anciens sens, il nous reste le nom *ressort* qui note encore l'idée d'aller dans tous les sens en rebondissant. J'ai découvert le sens de son correspondant anglais *resort* en lisant une publicité pour la célèbre station balnéaire de Bournemouth dans laquelle ont séjourné loin du monde et du bruit tous les écrivains anglais de Thomas Hardy à Tolkien : *resort* désigne un ensemble plein d'agréments, choisi, trié (le verbe simple est *to sort out*, *trier*, choisir après un tri, *to resort* signifiant « recourir à »), créé à l'écart par une communauté humaine dans l'idée de servir de refuge. Dans l'oppressant premier film de Steven Spielberg, *Jaws* (« Mâchoires », en français « les Dents de la mer »), le maire de l'île explique aux visiteurs du week-end à quel point « Amity Island is a resort » rempli de charme paradisiaque d'autant plus que « amity means friendship » ; et il n'est pas besoin d'être un cinéphile pour constater le sens macabre dévolu à « amitié » derrière *amity*, en pensant au requin qui s'est retranché dans un paradis très personnel et en évoquant aussi le très gore *Amityville*. *Resort* est devenu quasiment un mot courant en français pour désigner soit un complexe comme le monde décalé de Disneyworld ou des titres de jeux vidéo sur la *Wii* se déroulant sur une île ou dans un autre type d'univers clos et reculé.

L'on peut toutefois constater un certain retour de nos verbes ; je trouve que *restaurer* au sens de redonner à un meuble, une habitation son apparence et sa vie d'origine gagne une place dans nos préoccupations. On peut noter un tout nouveau *rémaner* (on le trouve déjà de fait sous cette forme dans *Renaut de Montauban*), au sens de persister avec une forme de détermination (et avec un passage dans la conjugaison des verbes à une base et à infinitif vocalique en *-er*), que j'ai entendu dans la bouche de chercheurs en physique du soleil, des gens qui ont l'habitude de rédiger tous leurs travaux en anglais (un anglais fort romanisé) : ils ont été assez étonnés en constatant que si je connaissais parfaitement le sens qu'ils donnaient au verbe, j'ignorais totalement qu'il était utilisé de façon courante dans leur vocabulaire.

## Conclusion

Une fois terminé notre périple, je noterai en particulier la stabilité de notre préfixe : En diachronie on voit le plus souvent les éléments changer de sens et se figer et il est assez exceptionnel de constater que ce n'est pas le cas. De plus **Re-** semble exister dans toutes les langues romanes (l'anglais est un cas à part). Même si ce « préfixe » a été

attaqué à la fin de l'ancien français, on a vu qu'il avait pu reprendre une seconde vie en prenant des valeurs intérieures positives et un emploi comme celui du tout nouveau *rémaner* est encourageant. Il est quand même étonnant de noter que les locuteurs interrogés ne donnent pour sens à notre préfixe que celui de « à nouveau après avoir été en arrière » (*faire* et *refaire*, *nouer* et *renouer*) et que les autres significations ne sont pas facilement perçues et encore moins acceptées ; mais on sait que les faits sémantiques (comme la plupart des faits linguistiques) ne sont pas des faits qui s'imposent de prime abord ; les significations implicatives ne sont pas non plus aisées à percevoir, surtout lorsque ce n'est pas le sujet grammatical qui commande ces oppositions. J'espère avoir réussi à prouver qu'on peut conférer à notre élément des valeurs aspectuelles plutôt que des valeurs modales. Cette analyse incomplète se veut être une première approche dans une tentative pour trouver des régularités et pour classer ensemble des éléments qui paraissent opaques, épars, exceptionnels, voire dénués de sens et de les rassembler dans une vaste continuité diachronique.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### FRANÇAIS

#### Linguistique

- ARRIVE M., 2005, *Verbes sages et verbes fous*, Lambert-Lucas, Limoges.
- BENVENISTE E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, 2 vol, Gallimard, Paris.
- BURIDANT C., 2000, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, SEDES, Paris.
- JALENQUES P., 2000, *Contribution à l'étude du préfixe RE en français contemporain*, thèse de doctorat sous la direction de J.J. Franckel, Université Paris 7-Denis Diderot.
- LEXILOGOS : base privée de données ; dictionnaires, en particulier le *Godefroi* pour l'ancien français.
- MARCELLO-NIZIA C., 1995, *L'évolution du français*, Armand Colin, Paris.
- NORMAND C., 2002, *Bouts, brins, bribes*, Le Pli, Orléans.
- PERRET M., 1988, *Le signe et la mention*, Droz, Genève.
- REY A., 1995, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris.
- WEILL I., 1995, « Le physiologique dans la langue », *Linx* n° 32, p.147-159.
- WEILL I., 2002, « Garder et tuer, appuyer et payer, étude linguistique de quatre signifiants lacaniens », in *Le Signe et la lettre*, textes réunis par J. Anis, A. Eskénazi et J.F. Jeandillou en hommage à Michel Arrivé, L'Harmattan, Limoges, p. 459-475.

#### Oeuvres citées

##### Ancien français

- BEDIER J., 1960, éd. et trad. *La Chanson de Roland*, Piazza, Paris. 214<sup>ème</sup> éd. depuis 1921.
- CHRETIEN DE TROYES, 1981, *Erec et Enide*, éd. M. Roques, CFMA, Champion, Paris.
- FROISSART J., 2004, *Chroniques*, livres III et IV, éd P. Ainsworth et A. Varvaro. Lettres Gothiques, LGF, Paris.
- GUIDOT B., 2000, éd. *Le siège de Barbastre*, CFMA, Champion, Paris.
- GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN, 1970, *Le Roman de la Rose*, éd. F. Lecoy, CFMA, Champion, Paris, 3 vol.
- IKER-GITTLEMAN A., 1996, éd. *Garin le Loberenc*, CFMA, Champion, Paris.
- KAY S., 1996, éd. *Raoul de Cambrai*, tr. W. Kibler. Lettres Gothiques, LGF, Paris.
- LEPAGE Y., 1978, éd. *Le Couronnement de Louis*, TLF, Droz, Genève.
- MCMILLAN D., 1978, éd. *Le Charroi de Nîmes*, Klincksieck, Paris.

*Isabelle Weill*

- MARTIN J.-P., 2002, éd. *Orson de Beauvais*, CFMA, Champion, Paris.
- ROQUES M., 1963, éd. *Le Roman de Renart (1<sup>ère</sup> branche)*, CFMA, Champion, Paris.
- RUTEBEUF, 2001, *Œuvres complètes*, éd. et trad. M. Zink, Lettres Gothiques, Garnier, Paris.
- SEGRE C., 2003, éd. *La Chanson de Roland*. Tr. M. Tyssens, glos. B. Guidot, Droz, Genève.
- THOMAS J., 1989, éd. *Renaut de Montauban*, TLF, Droz, Genève.
- VILLON F., 1991, *Œuvres*, éd. et trad. A. Lanly, Champion, Paris.

### **Autres**

- BALZAC H. de (1955), *Le Père Goriot*, Garnier, Paris.
- VOLTAIRE (1959), *Candide ou l'optimisme*, éd. R. Pomeau, Nizet, Paris.

### **LATIN**

- FLOBERT P., 2000 *Le grand Gaffiot, dictionnaire latin-français*, Hachette, Paris.

### **ANGLAIS**

#### **linguistique**

- ADAMCZEWSKI H., 1990, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Armand Colin, Paris.
- HEWINGS M., 2009, *Advanced Grammar in use (A self-study reference and practice book for advanced learners of English)*, Cambridge University Press. 9<sup>ème</sup> édition.

### **Oeuvres citées**

- JORDAN R., 2001, *The Eye of the world*, 17<sup>ème</sup> éd. depuis 1990, vol 1 des 13 vol. de *The Wheel of time*. Orbit, Londres.
- O'BRIAN P., 2003, *Blue at the Mizzen*, vol. 20, HarperCollins, Londres.